

**T
K
M**

AUTOUR DE SATIE

AVEC

CÉDRIC PESCIA

ENSEMBLE ENSCÈNE

18.05.17

RAVEL

DUTILLEUX

BERLIOZ

RAVEL

Jeudi : 20h

Durée : 1h40

Marie-Claude Chappuis, mezzo-soprano

François Guye, violoncelle

Nurit Stark, violon

Cédric Pescia, piano

Quatuor Sine Nomine

Patrick Genet, violon

François Gottaux, violon

Hans Egidi, alto

Marc Jaermann, violoncelle

Enregistré par 

MAURICE RAVEL

Sonate pour violon et violoncelle

en do majeur (1920-1922)

Allegro – Très vif – Lent – Vif

HENRI DUTILLEUX

Ainsi la nuit, pour quatuor à cordes

(1971-1977)

Nocturne I – Miroir d'espace – Litanies I

Litanies II – Nocturne II – Constellations

Temps suspendu

Entracte

HECTOR BERLIOZ

Les Nuits d'été op. 7 (1834-1838)

Villanelle – Le spectre de la rose

Sur les lagunes – Absence – Au cimetière

L'île inconnue

QUAND SATIE TAILLE

C'est peut-être en observant le snobisme nonchalant du grand compositeur déclinant la légion d'honneur que Satie, signant-là sa sortie la plus célèbre, lança : « Ravel refuse la Légion d'Honneur, mais toute sa musique l'accepte ». Le solitaire d'Arcueil avait la célébrité en horreur, « plus je connais les hommes plus j'admire les chiens » disait-il. Il était modeste et aimait que cela se sache. Il chuchotait d'ailleurs à qui voulait l'entendre : « Moi pour la modestie, je ne crains personne ». Pas même Ravel semblerait-il... Voyant ce dernier s'acharner sur un Prix de Rome qu'il n'obtiendrait jamais, il écrit : « Ravel est un Prix de Rome d'un très grand talent. Un Debussy plus épatant. Il me certifie – toutes les fois que je le rencontre – qu'il me doit beaucoup. Moi, je veux bien. »

VISAGES NOCTURNES

Il y a un Ravel par auditeur. « Comme les personnages de Proust, cet homme lié au « monde » et dont nous parlent tant d'images élégantes, reste parmi nous et, comme eux, à chaque relecture, il paraît plus fraternel, plus éclairant, plus apte à aider au renouvellement de nos voracités. Comme eux, il assume l'efficacité poétique d'une société qui fut persuadée de la prochaine faillite de ses traditions créatrices. » (Marcel Marnat, Maurice Ravel. Fayard).

Pour ses vingt ans apparu ce qui allait devenir le cinéma. Il faut dire qu'il avait l'habitude. Il naquit en même temps que le phonographe. Il va sans dire que le langage dramatique des arts vivants changeait. *Maurice Ravel* incarnait l'aboutissement d'une Europe artistiquement rationnelle dont l'inconscient dénigré, n'allait pas tarder à exploser au grand jour. Bien qu'il soit indirectement influencé par les clivages esthétiques de son temps – c'est flagrant dans l'œuvre qui suit –, Ravel se tint à bonne distance de la révolution atonale d'Arnold Schönberg comme de l'académisme parisien ambiant. On ne tolérait pas son admiration pour les outsiders allumés tel qu'Érik Satie. Il en paya le prix fort, en témoignent ses échecs à répétition au prestigieux Prix de composition de Rome. Malgré tout, comme dirait Claude Lévi-Strauss dans *Le Cru et le Cuit* : « On n'irait pas bien loin dans les œuvres d'art si l'on s'en tenait à ce que leurs auteurs ont dit

ou même cru avoir fait». Il y a en effet un gouffre entre les intentions apparentes de Maurice Ravel, et la portée sans limites de son œuvre. Esthétiquement, ses influences sont très nettes. De Satie, il apprend l'audace; il partage avec Debussy la conception de l'harmonie comme couleur et le timbre comme relief tandis que de Couperin il saisit l'épuration, la noblesse et le sens du dialogue.

Dans la **Sonate pour violon et violoncelle** comme dans toute sa production de chambre, Ravel sublime la conversation. Non contente d'être instrumentale, elle devient aussi formelle, servie par un sens hors norme du contrepoint. Cette sonate «à la mémoire de Claude Debussy» devait être d'abord un *Duo* mais l'ampleur de sa forme fut telle que ce titre initial fut abandonné même si, encore aujourd'hui, nombreux sont les musiciens qui la surnomment «Sonate-Duo». Henry Prunière, le fondateur de la fameuse *Revue Musicale* y publia le premier mouvement qui fut écrit en seulement quelques mois. Les trois suivants donnèrent du fil à retordre à Ravel qui, ayant ouvert la boîte de pandore d'une écriture contrapuntique taillée comme un diamant, se trouva prit à son propre jeu. Il en était d'ailleurs tout à fait conscient: «*Cette Sonate*» dit-il, «*marque un tournant dans l'évolution de ma carrière. Le dépouillement y est poussé à l'extrême. Renoncement au charme harmonique; réaction de plus en plus marquée dans le sens de la mélodie.*»

L'Allegro commence par deux formules cycliques. Fuguées, elles forment le premier des quatre thèmes de ce premier mouvement de forme sonate malgré plusieurs digressions. Le procédé cyclique, cher au très académique Vincent d'Indy, tout comme les traces atonales cette fois plus viennoises, sont un paradoxe exquis de la part de Ravel qui ne se revendique d'aucune de ces deux esthétiques. Il se contente de les faire cohabiter au sein d'une écriture tournoyante et hypnotique.

Le deuxième mouvement, **Très vif**, est doté d'un caractère provoquant, un tantinet cynique et farfelu dans lequel l'influence de Satie est incontestable. D'impertinents pizzicati esquissent un sourire laissant apparaître quelques dents jaunies: un pied de nez aux naïfs hypnotisés par le mouvement précédent.

Fermez les yeux pour **le Lent**. Abandonnez-vous à cette prière ombragée tour à tour stoïque ou angoissée. Un presentiment du final à venir.

Lors de la création de l'œuvre, de mauvaises langues dirent, dans un mélange d'ironie et d'admiration: «*Il faudrait que Ravel écrive la réduction de sa Sonate pour grand orchestre!*». Le **Vif avec entrain** illustre tout à fait ce trait. Il faut dire qu'il s'y trouve une telle densité dans la finesse des thèmes, un tel foisonnement de caractères que tout l'orchestre n'y suffirait peut-être même pas. Imaginez ce qu'il en est pour deux interprètes!

DUTILLEUX — BERLIOZ

Les nombreuses influences d'**Henri Dutilleux** comptent parmi elles plusieurs têtes que l'on retrouve ça et là, à l'intérieur de ce cycle autour de Satie. Il y a Couperin bien sûr, mais également ceux que Dutilleux lui-même nomme « les grands créateurs » : Debussy, Berlioz et Ravel pour n'évoquer que « le patrimoine français ». Malgré la génération dont il fait partie, Henri Dutilleux ne fut pas un musicien sériel. Il est en marge de l'avant-garde sans pour autant la condamner. Il dit lui-même : « si j'en ai refusé l'aspect dogmatique, j'ai apprécié le souci d'organisation du langage » dont l'attrait, dans la lignée Couperin, Debussy, Ravel, ne fait aucun doute. Toutefois il rajoute : « l'entreprise conduisant à étendre le système sériel [pour le rendre total] me semble une vue de l'esprit ». Et c'est justement en cela que sa musique est hors système. D'une manière différente de celle des musiciens spectraux, Dutilleux n'oublie pas que les sons s'écoutent avant tout. Il les conçoit dès lors comme une poésie profondément intime. C'est particulièrement flagrant dans *Ainsi la nuit* et ce, jusqu'aux titres donnés aux différents mouvements qui d'après lui « se réfèrent à un certain climat poétique ou spirituel ». Écrite entre 1971 et 1976 *Ainsi la nuit* fut composée lentement, à l'instar de toute la petite production du compositeur. Il s'agit d'une commande de la Fondation Serge Koussevitzky, composée à la mémoire d'Ernest Sussman et en hommage à Olga Koussevitzky. Ce quatuor à corde fut créé par le Quatuor Parrenin au Théâtre de l'Est parisien au début du mois de janvier 1977.

La nuit selon Dutilleux est frémissante, elle bruisse de toute part et miroite, éveillant une fascination glacée pour l'ombre de l'inconscient qui règne sur les rêves. Afin de servir ces sensations, le compositeur a tout d'abord réalisé des essais sur des « fragments isolés sans véritables liens entre eux » – une méthode qui n'aurait, du reste, pas déplu à Satie –. Il précise d'ailleurs : « *Le tout se transforme insensiblement en une sorte de vision nocturne, d'où le titre Ainsi la nuit. Cela se présente, en somme, comme une suite d'états avec un côté quelque peu impressionniste* ». Une nuit qui, de ce point de vue, n'est peut-être finalement pas si éloignée de celles, chaudes et fantasmagoriques, d'Hector Berlioz. Un siècle les sépare.

Hector Berlioz est l'artiste romantique par excellence et il le sait ! « Ma vie est un roman qui m'intéresse beaucoup » aurait-il dit. Avec la plume que nous lui connaissons, il prit soin d'en parfaire les contours et d'en souligner tous les excès. La frontière entre la réalité et la fiction lui offre l'ombrage dont il a besoin pour créer, pour assouvir l'appétit qu'exige l'empire de ses sens. Excessif en tout point, il ne néglige pas la douleur qui, bien souvent imposée par des revers de fortune, l'oblige chroniquement à un repli tant social qu'intérieur. Enfant, il étudie avec son père qui le destine à la médecine. Mais déjà le jeune Hector compose, lit et va au théâtre où il sera d'ailleurs subjugué par *Hamlet*. À Paris, il fréquente

le conservatoire et fait ses armes auprès de Jean-François Lesueur. Malgré cette soif créatrice, Berlioz resta longtemps en marge du monde musical français sur lequel il se contentait de donner son avis. C'est avec ses critiques qu'il gagnait sa vie.

Les Nuits d'été sont d'ailleurs très symptomatiques de son goût pour la littérature comme l'est également toute sa production vocale. Ici, il choisit les vers de son voisin de palier parisien : Théophile Gautier. Précurseur des parnassiens, ce dernier travaillait alors sur un recueil de poèmes nommé *La comédie de la mort* dont Berlioz emprunta les plus élégiaques, mettant de côté ceux aux accents satanistes. Composées pour voix de ténor ou de mezzo-soprano et piano, l'amour, la nature et la mort y font triompher un romantisme bucolique et enchanté de la première heure. Il est indéniable que Berlioz prit au pied de la lettre la célèbre maxime parnassienne « Sculpte, lime, cisèle » de son ami Gautier, tant la musique y est merveilleuse.

Ne vous laissez pas assoupir par la naïveté feinte de *La Villanelle*. Les bois dans lesquelles elle vous promène ne sont pas ceux que l'on pensait. On revient bien vite de cette idylle printanière car le *Spectre* qui suit est celui d'une rose et déjà l'objet amoureux de cette « saison nouvelle » semble bien lointain. Un mauvais présage qui se réalise dans les larmes de *l'Absence*, la disparition de l'être aimé. C'est *Sur les lagunes* que l'on apprend son décès avant d'aller *Au cimetière* prier la lune pour le salut de son âme. La mort ne serait-elle pas finalement cette *Île inconnue* depuis laquelle « on aime toujours » ?

Luc Birraux

1. La Villanelle

Quand viendra la saison nouvelle,
Quand auront disparu les froids,
Tous les deux, nous irons, ma belle,
Pour cueillir le muguet au bois;
Sous nos pieds égrenant les perles
Que l'on voit, au matin trembler,
Nous irons écouter les merles
Siffler.

Le printemps est venu, ma belle ;
C'est le mois des amants béni ;
Et l'oiseau, satinant son aile,
Dit des vers au rebord du nid.
Oh ! Viens donc sur le banc
de mousse
Pour parler de nos beaux amours,
Et dis-moi de ta voix si douce :

« Toujours ! »

Loin, bien loin égarant nos courses,
Faisons fuir le lapin caché,
Et le daim au miroir des sources
Admirant son grand bois penché ;
Puis chez nous tout joyeux,
tout aises,
En paniers, enlaçant nos doigts,
Revenons rapportant des fraises
Des bois.

2. le Spectre de la rose

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal ;
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlée
Des pleurs d'argent de l'arrosoir,
Et, parmi la fête étoilée,
Tu me promenais tout le soir.

Ô toi qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toute la nuit mon spectre rose
À ton chevet viendra danser :
Mais ne crains rien, je ne réclame
Ni messe ni *De Profundis* ;
Ce léger parfum est mon âme,
Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie ;
Pour avoir un trépas si beau,
Plus d'un aurait donné sa vie,
Car j'ai ta gorge pour tombeau,
Et sur l'albâtre où je repose
Un poète, avec un baiser,
Écrivit : Ci-gît une rose
Que tous les rois vont jalouser.

3. Sur les lagunes

Ma belle amie est morte :
Je pleurerai toujours ;
Sous la tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna ;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort est amer !
Ah ! Sans amour, s'en aller
sur la mer !

La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !
La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent ;
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.
Que mon sort est amer !
Ah ! Sans amour, s'en aller
sur la mer !

Sur moi la nuit immense
S'étend comme un linceul ;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.
Ah ! Comme elle était belle,
Et comme je l'aimais !
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle.
Que mon sort est amer !
Ah ! Sans amour, s'en aller
sur la mer !

4. Absence

Reviens, reviens, ma bien-aimée !
Comme une fleur loin du soleil,
La fleur de ma vie est fermée,
Loin de ton sourire vermeil.
Entre nos cœurs tant de distance ;
Tant d'espace entre nos baisers.
Ô sort amer ! ô dure absence !
Ô grands désirs inapaisés !

D'ici là-bas que de campagnes,
Que de villes et de hameaux,
Que de vallons et de montagnes,
À lasser le pied des chevaux !

5. Au cimetière

Connaissez-vous la blanche tombe,
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if ?
Sur l'if une pâle colombe,
Triste et seule au soleil couchant,
Chante son chant :

Un air maladivement tendre,
À la fois charmant et fatal,
Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre ;
Un air, comme en soupire aux cieux
L'ange amoureux.

On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
De la chanson,

Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement
Bien doucement.

Sur les ailes de la musique
On sent lentement revenir
Un souvenir ;
Une ombre de forme angélique,
Passe dans un rayon tremblant,
En voile blanc.

Les belles-de-nuit demi-closes,
Jettent leur parfum faible et doux
Autour de vous,
Et le fantôme aux molles poses

Murmure en vous tendant les bras :
« Tu reviendras ? »

Oh ! Jamais plus, près de la tombe,
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir,
Écouter la pâle colombe
Chanter sur la branche de l'if
Son chant plaintif !

6. L'île inconnue

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler !

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin ;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle !
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler !

Est-ce dans la Baltique,
Sur la mer Pacifique,
Dans l'île de Java ?
Ou bien dans la Norvège,
Cueillir la fleur de neige,
Ou la fleur d'Angsoka ?

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler !

Menez-moi, dit la belle,
À la rive fidèle
Où l'on aime toujours.
Cette rive, ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.

BIOGRAPHIES

FRANÇOIS GUYE – VIOLONCELLE

Né dans une famille où la musique tenait la première place, François Guye a très tôt débuté l'étude du violoncelle. Après un Premier Prix de virtuosité obtenu au Conservatoire de Genève, il se perfectionne trois ans auprès d'André Navarra à Detmold. François Guye témoigne d'un grand amour pour la musique de chambre. Il a ainsi souvent joué avec le Quatuor Sine Nomine ou le Quatuor Melos. Depuis de nombreuses années, il collabore avec le violoniste Raphaël Oleg et le pianiste Gérard Wyss dans le cadre du trio WOG. Il est enfin membre fondateur du Quatuor Schumann, formation qui se profile comme l'une des meilleures du moment. François Guye donne de nombreux stages d'été et masterclasses. Il est violoncelle-solo de l'Orchestre de la Suisse Romande et professeur de violoncelle à la Haute école de musique de Genève...

NURIT STARK – VIOLON

Née en 1979, Nurit Stark étudie à la *Rubin Academy* de Tel Aviv avec Haim Taub, à la *Juilliard School of Music* de New York avec Robert Mann et à la *Hochschule für Musik* de Cologne avec le Quatuor Alban Berg. Elle se perfectionne auprès de Ilan Gronich à l'*Universität der Künste* de Berlin.

Pour BIS et Genuin, elle a gravé deux CD d'œuvres de musique de chambre de Sofia Gubaidulina, Victor Suslin et Olivier Messiaen, pour Claves Records, elle a enregistré, en compagnie de Cédric Pescia, les *Sonates pour violon et piano de Busoni et Enescu*, CDs qui ont obtenu les meilleures critiques. Leur dernier CD consacré aux œuvres pour violon, alto et piano de Clara et Robert Schumann est paru chez Claves...

QUATUOR SINE NOMINE

Fondé à Lausanne, le Quatuor Sine Nomine est formé de Patrick Genet et François Gottraux, violons, Hans Egidi, alto, et Marc Jaermann, violoncelle.

Depuis ses succès au concours d'Évian en 1985 et au concours Borciani à Reggio Emilia en 1987, le Quatuor Sine Nomine mène une carrière internationale qui le conduit dans les principales villes d'Europe et des États-Unis. La vie de l'ensemble s'enrichit constamment grâce à des collaborations régulières avec d'autres musiciens. Des liens étroits se sont noués avec quelques quatuors, dont le Quatuor Vogler à Berlin et le Quatuor Carmina à Zurich. Le Quatuor Sine Nomine a créé plusieurs œuvres contemporaines qui lui sont dédiées. Le Quatuor Sine Nomine est fondateur et directeur artistique du Festival Sine Nomine depuis sa création en 2001...

MARIE-CLAUDE CHAPPUIS – MEZZO-SOPRANO

La mezzo-soprano Marie-Claude Chappuis a étudié au Mozarteum de Salzbourg où elle a obtenu le Prix d'excellence pour son diplôme.

Après ses débuts à l'Opéra d'Innsbruck sous la direction de Brigitte Fassbaender, elle chante sur les plus prestigieuses

BIOGRAPHIES

scènes d'Europe. Sous la direction de Riccardo Muti, Giovanni Antonini, René Jacobs, Ingo Metzmacher, Riccardo Chailly, Sir Roger Norrington et Christophe Rousset elle interprète le répertoire baroque, classique, romantique et contemporain. Elle a interprété récemment le rôle de Dorabella dans *Così fan tutte* ainsi que celui de Maragond dans le *Fierrabras* de Schubert au Festival de Salzbourg, elle interprète Orlovsky dans *La Chauve-Souris* de Strauss au Grand Théâtre de Genève et Ramiro à l'opéra de Lille et de Dijon sous la direction d'Emmanuelle Haïm...

CÉDRIC PESCIA – PIANO

Né en 1976, de nationalité suisse, Cédric Pescia commence ses études musicales à l'âge de sept ans. Il étudie d'abord au Conservatoire de Lausanne dans la classe de Christian Favre (Premier Prix de Virtuosité avec les félicitations du jury en 1993), puis auprès de Dominique Merlet au Conservatoire de Genève (Premier Prix de Virtuosité avec distinction en 1997) et achève ses études à l'Universität der Künste de Berlin dans la classe de Klaus Hellwig. Parallèlement, il se perfectionne auprès de Pierre-Laurent Aimard, Daniel Barenboim, Ivan Klansky, Irwin Gage, Christian Zacharias, Ilan Gronich et du Quatuor Alban Berg. De 2003 à 2006, il étudie avec Dimitri Bashkirov, Leon Fleisher, Andreas Staier, William G. Naboré et Fou T'song notamment.

En 2012, il est nommé professeur de piano à la Haute Ecole de Musique de Genève...

VOTRE PROCHAIN

RENDEZ-VOUS

30.05.17

PRÉSENTATION DE SAISON 17-18

Entrée libre dans la limite des places disponibles.

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41 (0)21 625 84 29

info@t-km.ch / www.t-km.ch

Des flyers sont à votre disposition dans le foyer.

Toute la programmation et vente en ligne sur notre site internet.